

Il sait, il sait...

Guérir... mais de quoi ? Les psys face au doute de Paul Sidoun et alii, *Autrement*, 159 p.

Michel Peterson

Number 208, May–June 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17848ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Peterson, M. (2006). Il sait, il sait... / *Guérir... mais de quoi ? Les psys face au doute* de Paul Sidoun et alii, *Autrement*, 159 p. *Spirale*, (208), 44–45.

IL SAIT, IL SAIT...

GUÉRIR... MAIS DE QUOI? LES PSYS FACE AU DOUTE de Paul Sidoun et alii
Autrement, 159 p.

PARTANT des bouleversements très bien connus qu'il considère comme marquant la modernité — l'émergence de la liberté individuelle, l'avènement de l'ère de la communication, l'évolution du sentiment de responsabilité, l'épanouissement de l'homme en tant qu'être désirant et sa longévité —, Paul Sidoun poursuit avec ce recueil d'entretiens son âpre critique de la supposée barbarie de la psy actuelle, et particulièrement de la psychanalyse, qui serait selon lui responsable de la plupart de nos maux. Ce qui frappe d'emblée, c'est la hargne et l'acrimonie d'un psychiatre qui se campe dans la position du sujet prétendant savoir mieux que lui ce que l'autre doit savoir. Voyageur formé à l'hôpital Sainte-Anne de Paris, « exposé » à la psychanalyse (son drame, grand Dieu!...), intéressé tout autant par les thérapies cognitivo-comportementales que par l'acupuncture, la méditation et les thérapies narratives, l'homme, du fait de son ouverture, a tout pour intéresser. Au demeurant, sa proposition d'offrir au sujet en déroute un apprentissage du processus dialectique du conflit moral n'est pas pour déplaire en ces temps d'incurie.

Consoler, disent-ils

C'est en tout cas cette dialectique que repère Sidoun dans les propos de Marc-Alain Wolf au sujet du personnage biblique de Job, dont la force consisterait à ne pas s'être laissé détruire par la culpabilité imaginaire et à avoir osé revendiquer et protester au nom de la foi. Dans l'horizon du judaïsme, orthopraxie plutôt qu'orthodoxie, le travail du psychiatre aurait pour but d'amener les gens à s'interroger sur leurs modèles de compréhension et d'appréhension de la vie, et à tenter de nouvelles interprétations, parfois en offrant des thérapies par l'écriture. Marc-Alain Ouaknin, lui, propose la bibliothérapie — mot venant de la psychologie anglo-saxonne — parce qu'il croit que la lecture a un effet sur la vie. Lapalissade? Rien n'est moins sûr. Si les contes de Rabbi Nahman de Braslav comportaient certes une vertu thérapeutique tout comme ceux, plus près de nous, du populaire Jacques Salomé, je ne suis pas certain que l'on perçoive aujourd'hui clairement celle de *Harry Potter*. Évidemment féru d'herméneutique, Ouaknin se consacre à la tradition talmudique, midrashique et kabbaliste, de telle sorte que se crée, comme il en donne l'exemple avec l'ouverture des *Mille et une nuits*, « un espace de vie et d'invention de soi » prenant en

compte la double existence de toute chose, dans le monde des phénomènes et dans nos pensées. Lire, c'est étudier, aller au-delà du destin et du verset, être sensible aux logo-rythmes déclenchant des associations d'idées (Freud et Lacan ne sont pas loin, l'auteur rapprochant d'ailleurs le mot hébraïque *maamar*, la « parole », de « guérir », et de la formulation talmudique de l'auteur des *Écrits* : la maladie comme « mal-à-dire ») : « Apprendre à lire pour faire échec à la "capture sociale de la subjectivité", échec aux textes qui modèlent, en anéantissant l'existence de la subjectivité. » Ainsi parle Ouaknin, sachant que lire consiste en un sevrage de l'être et en une inscription de traits sur la profondeur du monde dans une sorte de *squiggle game* à la Winnicott. Lire, n'est-ce pas un des moyens préconisés par Sidoun, lui qui suggère de remplacer la thérapie intensive par des lectures éducatives (par exemple, Hemingway, Baricco et... Coelho)?

Ouaknin n'est pas seul à se référer à Winnicott. Le maître britannique se voit également sollicité par le psychanalyste Jean Pisanté, thérapeute à Beth Hanna, un internat pour adolescents *borderline*, situé dans le centre-ville de Jérusalem. Même si on peut adhérer à l'idée qu'il faut redonner à ceux-ci « la possession de leur existence » en tablant sur l'oreille, même si je trouve particulièrement riche le rapprochement entre Levinas et Winnicott autour des notions d'infini et de responsabilité, je reste sceptique lorsque Sidoun et Pisanté affirment péremptoirement que le thérapeute winnicottien serait plus éthique que le thérapeute freudien parce qu'il viserait la transcendance du patient. Est-ce cette « hauteur d'être » qui conduisit le pédiatre à dénier l'agressivité en jeu dans l'analyse, durant quinze ans, de Masud Kahn? L'apport de Winnicott est incontestable; l'aveuglement à l'égard des sources inconsistantes du *holding* est de son côté douteux.

Que Sidoun n'arrive pas à enfermer complètement Pisanté dans son discours, c'est une chance que nous ne rencontrons pas dans l'entretien avec le philosophe d'origine marocaine Ami Bouganim, une sorte de télévangéliste tirant à boulets rouges sur la psychothérapie. Tout est bon : consulter n'est qu'une « affaire de snobisme », les thérapeutes, véritables charlatans, ne veillent qu'à leur compte en banque, l'écrivain lisant Derrida « ne pourrait pas écrire plus d'une phrase »... Heureusement, le philosophe est là, qui veille à éduquer ses ouailles en leur apprenant de quel fantasme ils subsistent.

Du moment que, pauvres crétins que nous sommes, nous acceptons de revenir à la moralité en transmutant nos désirs. Avis à ceux et celles qui parcourent la terre à la recherche du guide idéal : notre homme pourrait être une ressource adéquate.

D'autres entretiens sont plus stimulants, tel celui avec Édouard Zarifian, lui aussi saturé par des années de pratique au point qu'il souhaite abandonner la psychiatrie pour se consacrer à la philosophie et à l'écriture. Au fond, ce qui le rapproche de Sidoun, c'est une même conception humaniste dans le mouvement de laquelle les critères diagnostiques du *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux* (communément appelé *DSM-IV*) sont loin de suffire pour entendre la personne souffrante. Selon Zarifian, la psychiatrie est d'ailleurs une discipline menacée d'extinction, tout comme l'ophthalmologie et la gynécologie médicales, la pédiatrie n'étant pas non plus très assurée de survivre — il ne serait d'ailleurs pas sans intérêt de se demander pourquoi ces champs plutôt que d'autres, et ce qui les lie. Quant à la psychanalyse, elle a déçu, ainsi qu'il l'affirme, en accord avec Sidoun, bien qu'il refuse — heureusement — de prétendre comme ce dernier qu'elle est athéorique et aculturelle. En fait, je continue de penser que toute généralisation induite n'apporte rien au débat social et clinique. On nous annonce à chaque dix ans que la psychanalyse est cette fois bel et bien enterrée. Que doit-on alors entendre lorsque Zarifian énonce que « la psychiatrie a disparu [, qu'] elle n'existe plus »? Celle qu'il souhaite, humaniste. Mais l'autre, adossée à l'empire pharmacologique?

La conversation avec l'ethnopsychiatre Tobie Nathan explore évidemment ce qui, de son travail avec les migrants depuis le milieu des années soixante-dix, l'a amené à critiquer la psychanalyse et à développer un certain nombre de concepts et d'outils cliniques spécifiques à sa pratique. Par exemple, le transfert, parce qu'il rend difficile l'évaluation de l'action du thérapeute, serait remplacé par l'influence, celle-ci se mesurant au terme d'un dialogue mettant en scène un patient et un psy qui, tout en étant des individus à part entière (mais pas *a priori*), sont également, chacun de leur côté, un groupe. Le contact avec des pensées traditionnelles relativise ainsi le solipsisme et oblige à respecter la logique de la méthode de soins de son univers culturel, quitte à ce qu'« écouter l'autre jusqu'au bout » amène à s'interposer, à négocier pour aller parfois jusqu'à la

prescription thérapeutique, moment où le soignant pose un acte — lequel n'est pas sans faire parfois penser à la psychomagie et à la psychogénéalogie d'Alexandro Jodorowsky. Voilà qui explique la vision du métier de thérapeute de Nathan : « un commerce avec des personnes qui collaborent à la connaissance des êtres ». On comprend dès lors que les TOC (troubles obsessionnels compulsifs) ne soient plus pour lui une catégorie clinique qu'on traite avec du Zoloft, mais une religion sans Dieu, c'est-à-dire une catastrophe que l'on soigne avec la personne.

Si j'abonde dans le sens de Sidoun lorsqu'il indique combien nocive pour nos sociétés est l'absence de repères quant aux questions de sagesse humaine, l'agacement me gagne quand je lis un ensemble de propos arrogants pour quelqu'un qui se pique de discernement. Voyons un peu. La psychanalyse et la psychiatrie médicalisante, mises dans le même sac, seraient tout simplement anachroniques et immobilistes, bref dépassées. La seconde ferait-elle comme la première, se demande Sidoun, en prenant la « douleur psychologique » comme « vérité absolue »? Alliée aux forces économiques et politiques du mal, la psychanalyse, avec la médecine cette fois, aurait construit un mythe de l'égologie. Il est vrai qu'une certaine mouvance psy, principalement états-unienne (et encore, qu'on n'aille pas grossièrement dénaturer Hartmann, Kohut, Rapaport, Blanck et leurs disciples), a sous-estimé l'inconscient dans la construction de la personnalité pour mettre l'accent sur le

narcissisme de l'homme tragique, les troubles de celui-ci étant désormais liés aux perturbations survenues dans la constitution de son moi. Reste que cette voie nous a permis depuis Erikson de mieux comprendre, que Sidoun l'admette ou non, le processus de constitution de l'identité tout au cours de l'existence.

Est-ce d'avoir rencontré au moins vingt-cinq mille patients (une moyenne de mille par année sur vingt-cinq ans; un peu plus, un peu moins, c'est tout de même du boulot vite fait et pas mal de sous, ça...) qui fait que Sidoun « conclut » qu'il s'agit en fin de compte de consoler spirituellement le patient, de réorienter les quatre-vingt-dix pour cent d'individus aux prises avec une « désorientation morale » en leur proposant des outils (tels que la narration, les mythes, les livres, la philosophie, etc.) leur permettant de transcender la condition humaine et de s'ouvrir à l'essentiel, soit l'amour, les enfants, le travail, le politique et la spiritualité? Comment ne pas convenir de ce noble but, la logique même des soins et de l'écoute de l'autre impliquant un questionnement philosophique? Ainsi, « les psychothérapeutes ne peuvent qu'être des passeurs capables d'encadrer [la] désorientation s'ils ne veulent pas se révéler des charlatans incongrus et immoraux ».

De la mi-disance

Bref, Sidoun, héraut du contrôle social, privilège la belle âme, s'érige en directeur de conscience

(même s'il les critique) et propose un traité des passions lequel, s'asseyant sur un Spinoza à l'opposé de celui de Lacan, fournirait la clé de la maturation de l'être humain. Mais le moraliste se moque-t-il de nous quand, songeant à la longue méditation de Bouddha sous l'arbre pipala, il ironise en prétendant qu'un psychanalyste aurait pu taxer l'Éveillé d'idéaliste affecté par une dépression réfractaire? À moins d'être un parfait crétin, quel thérapeute, psychanalyste ou non, soutiendrait pareille niaiserie devant un être qui aurait atteint la double omniscience pour avoir dépassé les obscurcissements passionnels et cognitifs? Ce n'est en tout cas pas ce que laissent transparaître les entretiens à Dharamsala du dalaï-lama avec des spécialistes des neurosciences cognitives tout autant qu'avec des philosophes, des théologiens et des psychanalystes (comme Joyce McDougall, eh oui...), plusieurs d'entre eux s'intéressant de près aux enseignements des grandes traditions orientales et occidentales. En lançant à la cantonade que la psychanalyse considère les « événements vitaux » comme « des preuves malheureuses de nos névroses » et que le DSM n'en fait que des stress, on véhicule une conception radicalement erronée et de la psychiatrie et de la psychanalyse. Et surtout, surtout, on s'affaire à boucher le trou de l'être, à refouler le refoulé, à empêcher l'errance et la croyance, supports imaginaires de l'homme, à rayer ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire.

Michel Peterson



Raphaëlle de Groot, *Dévoilements*, série 1. Portraits de religieuses : je les dessinais à l'aveugle pendant qu'elles, à l'aveugle, dessinaient une poupée vêtue d'un habit de religieuse, 1998-2001, encre sur papier. Avec la participation des Religieuses hospitalières de Saint-Joseph. Photo : Richard-Max Tremblay, Galerie de l'UQAM, 2006